

Un printemps inoubliable

Béatrice Richard

C'était un matin comme les autres. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

Je me souviens, c'était un samedi. Je m'étais levée tôt, comme d'habitude. Je n'ai jamais su faire la grasse matinée, contrairement à mon mari. Par contre, je me couchais toujours avant lui. A chacun son rythme.

J'étais allée marcher afin d'être en forme pour attaquer mes travaux ménagers hebdomadaires. Bon, surtout en attendant qu'il se lève car il ne supportait pas de m'entendre bouger dans la maison avant d'être totalement réveillé. Je dois reconnaître aussi que je l'appréciais particulièrement cette promenade du matin. C'était ma bouffée de liberté à moi. J'étais toujours seule à cette heure-là pour arpenter les rues et les vignes de ma Champagne natale. Seule avec moi-même. Un vrai luxe. Et puis c'était le printemps. Le soleil commençait à s'élever dans le ciel, les oiseaux chantaient à tue-tête et la rosée du matin emplissait l'air d'un parfum de fraîcheur encore exalté par l'éveil des premières fleurs de la saison. Je crois que je me souviendrai toujours de ce moment de grâce qui a précédé le grand chamboulement de ma vie.

Sur le chemin du retour j'avais aperçu, depuis le bout de la rue, le facteur en train d'essayer de fourrer une grosse enveloppe dans notre boîte. Cela m'avait arraché un petit sourire d'amusement. Je m'étais dit qu'il était un peu empoté, qu'il aurait pu utiliser son passe ou encore sonner à la porte, cela m'aurait rendu service s'il avait réveillé mon mari. Même s'il eut été de mauvaise humeur pour le coup. Peu importe, j'avais l'habitude. J'aurais aussi pu courir, pour le soulager. Mais je n'en avais pas la moindre envie. Peut-être avais-je déjà inconsciemment la sensation que cette lettre n'était pas innocente. Enfin, c'est ce qu'on se dit après...

D'ailleurs je ne l'avais pas ouverte tout de suite. Je m'étais d'abord préparé un café dans la cuisine encore déserte. Il était près de neuf heures pourtant. Mais je ne m'en plaignais pas, cela me donnait encore un peu de répit avant d'attaquer l'opération nettoyage qui, je dois l'avouer, n'a jamais été mon occupation préférée.

Je m'étais mise à siroter pensivement mon breuvage quand mon regard avait été attiré par la fameuse enveloppe que j'avais posée négligemment sur un coin de la table. Ma curiosité titillée, j'avais alors délaissé ma tasse encore à moitié pleine pour ouvrir la pochette brune avec un couteau qui trainait sur le plan de travail. J'en avais sorti un livret relié avec, sur le dessus, une lettre à l'entête d'un notaire de Strasbourg. Un notaire ? Ce n'est pas une profession que j'avais coutume de fréquenter, du moins dans le privé. J'avais beau être secrétaire, c'est mon mari qui s'occupait de toute la paperasse familiale. Bref, c'est en tremblant légèrement que j'avais commencé ma lecture.

« Chère Madame,

J'ai été mandaté pour vous annoncer le décès de madame Amélie Grandjean née Bertrand dans un accident qui a coûté également la vie à son époux.

Le testament qu'elle m'a fait l'honneur de déposer en mon étude vous nomme comme unique héritière, monsieur et madame Bertrand n'ayant plus aucune famille.

Vous trouverez ci-joint le document qu'elle m'a demandé de vous faire parvenir et qu'elle souhaitait que vous lisiez avant votre convocation pour l'ouverture officielle du testament. Celle-ci aura lieu en mon étude de Strasbourg le 3 juin prochain à 14 heures.

Avec toutes mes sincères condoléances,

Je vous prie d'agréer, Chère Madame, l'expression de mes salutations dévouées. »

Amélie, mon amie d'enfance, perdue de vue depuis quelques années, était morte. Je n'en croyais pas mes yeux. Des souvenirs se ruaient dans ma tête. Et ça se bousculait même dans tous les sens, une véritable tempête. J'avais toujours connu Amélie en fait. Ses parents habitaient la maison accolée à celle de ma famille. Nous étions toutes deux filles uniques, alors c'est tout naturellement que nous sommes devenues des sœurs. Et même des sœurs jumelles puisqu'elle avait à peine deux

mois de plus que moi. La crèche, l'école maternelle puis primaire, le collège et le lycée, nous ne nous quittions pas. Je me rappelais tout ce que nous avons partagé, nos jeux d'enfants, nos émois d'adolescentes, nos confidences, nos rêves de vie. Et puis cette coupure. Je ne me souvenais plus pourquoi. Je pensais à elle parfois bien-sûr, elle était indissociable de ma jeunesse, mais nous avons rompu tout contact depuis au moins dix ans. Alors la nouvelle de sa mort, je me la prenais en pleine figure. J'étais sonnée. Je ne voulais pas y croire. C'était juste impossible. Je venais de perdre une partie de moi. La meilleure sans doute.

Lorsque mon mari avait fini par faire irruption dans la cuisine, ça avait été comme s'il émergeait d'un épais brouillard. Et quand il m'avait demandé, ou plutôt ordonné de lui faire un café, le son de sa voix m'avait semblé métallique, comme venu d'une autre dimension. Et, étrangement, la première chose qui m'était venue à l'esprit à ce moment précis, c'était de me demander depuis combien de temps nous ne nous disions plus bonjour le matin. Depuis combien de temps étions-nous devenus deux étrangers l'un pour l'autre. C'est incroyable comme ma vision de la vie avait été immédiatement modifiée après cette terrible nouvelle. Alors j'avais renfilé rapidement le livret et la lettre dans l'enveloppe et je le lui avais fait son café, en essayant de prendre l'air le plus naturel possible. Je ne sais plus si j'y étais parvenue mais il vrai qu'il s'en moquait certainement.

Et puis je m'étais mise au labeur en me disant que je lirai la suite plus tard. J'avais besoin de digérer d'abord. J'étais en état de choc. Et puis l'énergie que j'allais devoir déployer dans l'opération ménage ferait le meilleur des cataplasmes. Ce jour-là, ma maison n'avait jamais été aussi propre.

C'est seulement après le repas, lorsque mon mari fut parti visiter sa mère, que j'avais réussi à ouvrir à nouveau cette enveloppe. Le livret se révéla être le journal d'Amélie. Dès la première page j'avais compris que notre rupture avait été orchestrée par mon cher époux. Dès le début de notre mariage il lui avait fait savoir que je ne désirais pas continuer notre relation. Il m'avait dit la même chose au sujet de mon amie. J'avais beaucoup souffert alors, mais par respect pour le désir d'Amélie je n'avais pas insisté et je ne lui avais jamais reparlé malgré la douleur que j'en ressentais. Je n'avais pas compris alors. Je ne voulais pas croire à cette trahison de l'homme que j'avais épousé pour le meilleur et pour le pire. Comment avait-il pu me faire cela ?

C'était monstrueux. Bien-sûr, il n'était pas le mari parfait, loin de là, mais je m'en étais accommodée facilement. Un peu trop facilement sans doute. Il m'avait expliqué pourquoi il ne voulait pas d'enfants. Pourquoi il ne voulait pas d'animaux à la maison. Pourquoi il ne voulait pas inviter ma famille à la maison. Pourquoi c'était mieux de ne pas s'encombrer d'amis. Et moi j'avais tout gobé. Par amour, par soumission, par souci de commodité aussi, peut-être. Et là je prenais conscience d'un coup qu'il m'avait manipulée depuis le début. Je m'expliquais alors son manque d'implication dans notre couple, sa froideur, son éloignement. J'étais anéantie. Un tremblement de terre aurait pu secouer la maison à ce moment-là que je n'aurais rien remarqué.

Je n'avais pas lu le journal de mon âme sœur, je l'avais dévoré. Elle y avait consigné en détail chaque moment important de sa trop courte existence. Elle décrivait sa vie de rêve où il ne manquait que moi à son bonheur. A chaque mot j'avais l'impression qu'un poignard s'enfonçait dans mon cœur. Quel gâchis. Et tout ça à cause de ma faiblesse. C'était atroce, inacceptable, accablant. J'avais tellement honte.

Alors j'avais pris une décision, je crois la première depuis ma rencontre avec cet homme immonde, j'avais rempli une valise et j'étais partie. J'étais montée dans un taxi qui m'avait déposée à la gare où j'avais acheté un billet pour Strasbourg. J'avais perdu ma maigre famille moi aussi, c'est donc tout naturellement que je m'étais orientée vers l'étude de ce notaire que je ne connaissais pas mais qui était devenu mon seul repère. J'avais pris une chambre dans un petit hôtel proche de la gare avec la ferme intention d'appeler cet homme lundi matin. Un dimanche de solitude avait été idéal pour reprendre mes esprits. Toute ma vie avait été chamboulée, comme balayée en un instant, j'avais besoin de faire le point. Une journée n'avait pas suffi mais c'était le premier jour de ma nouvelle vie. Sans doute le jour le plus important de toute mon existence. C'est ce que j'avais pensé en tout cas.

C'est calmement que j'avais expliqué la situation au notaire qui avait proposé de me recevoir trois jours plus tard, le pauvre homme étant débordé. Il s'était répandu en excuses. Je ne lui en voulais pas. J'étais même soulagée. J'avais besoin de me retrouver et il me fallait un peu plus de temps pour cela. J'avais laissé mon téléphone portable à la maison avec un petit mot très succinct à l'attention de mon mari. Je savais qu'il ne s'inquiéterait que de son esclave, pas de son épouse. Et puis ce qu'il pensait m'était devenu égal. J'étais libre, entièrement libre. Pour la première fois de

ma vie j'avais l'impression de respirer vraiment. Je savourais cet état nouveau en espérant que cela durerait encore longtemps. Quelle naïveté.

J'avais profité de cet intermède pour visiter Strasbourg que je ne connaissais pas du tout. J'avais été émerveillée par cette grande métropole où des monuments époustouflants se succédaient à un rythme infernal. J'avais erré des heures dans les ruelles pittoresques de la Petite France. Surtout très tôt le matin, quand l'endroit semblait n'appartenir qu'à moi. Je m'étais promenée le long du Rhin et des canaux dont je m'étais régalée car l'eau a toujours eu un effet de fascination sur moi. J'avais admiré les prémices du printemps dans cette ville qui fait la part belle aux espaces verts. J'avais passé des heures aux terrasses des cafés et des restaurants à observer les passants et à déguster des bretzels et toutes ces spécialités culinaires dont seuls les alsaciens ont le secret. Et j'avais aussi découvert le Gewurztraminer version vendange tardive. Je crois bien que je n'avais jamais bu quelque chose d'aussi délectable. Mais le soir je pleurais toute seule dans ma chambrette en me remémorant les bons moments avec Amélie, et surtout en pensant à tout ce que j'avais raté, à jamais. J'avais passé les dernières années de ma vie dans la peau d'un véritable zombie, à consacrer mon temps à mon travail d'agent administratif à l'hôpital du coin et au bien-être d'un mari qui exigeait un environnement impeccable et un service parfait. Mais en contrepartie je n'avais eu droit à aucune attention ni manifestation affective. Et je ne m'étais rendue compte de rien. Comment cela était-il possible ? C'est cette question qui avait tourné en boucle dans ma tête pendant ces longues journées. Et je n'avais pas trouvé de réponse satisfaisante. Je ne m'en étais sortie qu'en me disant qu'à présent j'étais délivrée de ce jouc et que j'allais redevenir maîtresse de ma vie. Je ne savais pas encore ce que je ferais de ma liberté nouvelle mais j'y croyais de toutes mes forces.

Et puis le moment de rencontrer le notaire avait fini par arriver. Il m'avait accueillie chaleureusement, avec un beau sourire triste figé sur son visage un peu fané. Je l'avais tout de suite trouvé sympathique quand je l'avais eu au téléphone, sa poignée de main, ferme et douce à la fois, n'avait fait que conforter ma première impression.

Il m'a lu ce fameux testament qui me léguait une maison à moitié payée, quelques milliers d'euros économisés sou à sou sur un compte d'épargne et, cerise sur le gâteau, trois enfants, deux filles de quatre et sept ans et un garçon de six mois.

Toutes les démarches avaient été faite pour que j'en sois la tutrice jusqu'à leur majorité. Cette nouvelle m'avait fait l'effet d'une bombe, vous vous en doutez bien, et m'avait laissée totalement abasourdie, entre bonheur et désespoir. Une nouvelle vie s'offrait à moi mais sans le moindre garde-fou. Le gentil notaire m'avait bien proposé son aide mais il était malheureusement décédé quelques jours plus tard, foudroyé par une rupture d'anévrisme. Après quelques semaines de battement, mon dossier fut enfin transmis à une nouvelle étude qui ne faisait pas dans l'accompagnement personnalisé. « Vous comprenez, avec ce surcroît de travail imprévu... ». Et mon mari qui m'avait finalement retrouvée et qui me harcelait pour que je rentre à la maison. Son principal argument ? Il ne pouvait venir à bout de la logistique tout seul. D'abord, il n'avait pas le feeling pour ça et ensuite son travail lui prenait beaucoup trop de temps. Son travail. Heureusement que son poste était important et ne pouvait subsister sans lui, sinon... Mais pas question de céder. Je passais d'une prison à une autre mais, par amour ou par remord, ou peut-être simplement parce que c'était mon destin, je ne pouvais que choisir la seconde. Il a mis du temps à comprendre qu'il lui faudrait se trouver un autre « jouet » mais il a quand même abandonné. Sans doute parce que je m'étais installée en Alsace et que le pont jeté entre nous était bien trop large. Il faut dire qu'il n'a jamais été très courageux non plus.

Aujourd'hui je vis en Alsace qui est devenue tout naturellement mon chez moi. C'est vrai que je m'y étais tout de suite sentie bien, dès même que j'avais posé le pied à la gare le premier jour. Bien-sûr je galère pour retrouver du travail et pour payer les factures, j'ai sur les bras des filles qui passent leur temps à réclamer leurs parents et un gros bébé pleurnichard, mais au moins je me sens utile. Je veux dire vraiment utile. Et ça, ça n'a pas de prix. Et puis je ressens la présence d'Amélie parmi nous et jour après jour j'ai la sensation d'alléger ma dette envers elle. Et j'avoue que je me sens proche de ses enfants, comme s'ils faisaient partie intégrante de moi depuis toujours. Pour la première fois j'ai vraiment le sentiment d'exister. Je sais que j'ai fait le bon choix.